

au front le signe indicateur de la main de Dieu, prête à s'ap-
pesantir sur elles.

Des défaites avaient depuis quelque temps succédé aux premiers succès de François I^{er}, en Italie, lorsque le désastre de Pavie vint achever de plonger la France dans la désolation. Le roi était prisonnier et ses états à la merci de Charles-Quint. C'est alors que du fond de sa prison l'infortuné monarque, qui avait tout perdu fors l'honneur, se reprit à méditer son ancien projet d'alliance avec le Sultan, conception sublime qui devait sauver le trône et la France, en tenant Charles-Quint constamment en alarmes même au plus fort de sa prospérité, et qui se légitimait, d'ailleurs, au point de vue religieux par la conduite de Sélim I^{er}, qu'on avait vu sur les instances d'un émissaire espagnol, garantir le culte des chrétiens en Palestine, et leur laisser bâtir des églises en bois.

A l'insçu de ses géôliers, François trouva moyen d'expédier, au nom de sa mère Louise d'Angoulême, un agent secret chargé d'intéresser le Grand-Seigneur à ses infortunes; mais cet agent, dont le nom est resté un mystère, ne parvint pas au terme de sa mission et périt assassiné en traversant la Bosnie, ainsi que ceux qui l'accompagnaient et au nombre desquels se trouvait le bâtard de Chypre. Néanmoins, le hasard permit que les lettres et les présents, dont il était porteur, parvinssent à Soliman (1). Ce prince, disposé à se laisser aller aux idées généreuses et chevaleresques, ne se sentit pas indifférent à la cause du monarque français. Cette cause, d'ailleurs, n'avait-elle pas une remarquable coïncidence d'intérêts avec la sienne? Ne serait-ce point pour la Porte une

(1) Ces présents consistaient en un rubis de grande valeur, une ceinture d'or, deux candélabres d'or estimés dix mille ducats, et un harnais de cheval de deux mille ducats.